

**Zeitschrift:** Le nouveau conteur vaudois et romand  
**Band:** 80 (1953)  
**Heft:** 11

**Artikel:** La boîte aux lettres des abonnés : à propos de "l'adieu aux petits bergers des vaches" : réponse à C.-F. Landry  
**Autor:** Ansermet-Buffat / Landry, C.-F.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-228706>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La BOITE AUX LETTRES des abonnés

### A propos de « l'adieu aux petits bergers des vaches »

Réponse à C.-F. Landry

Que je suis heureuse de lire quelqu'un qui pense comme moi sur ce sujet. Cela vous paraît peu important et les agriculteurs modernes doivent se mettre « à la page » ! Mais je suis une vieille dame à cheveux blancs, et le meilleur souvenir qui me reste de mon enfance à Vuarrens, est certainement le temps où, du Jeûne à la rentrée fin octobre, je gardais les vaches !

Au début, avec mes frères, car j'étais la plus jeune.

Vers les douze ans, on m'a donné à choisir : arracher et ramasser tout le jour les pommes de terre ou garder seule les vaches. Mais la terre est lourde à Vuarrens, et la bise souffle. A la fin d'une « journée de pommes de terre », j'avais les bouts des doigts fendus de crevasses. Alors j'ai choisi, sans hésiter : garder les vaches, seule ! A moi de mettre les clochettes, et de détacher les bêtes à l'écurie ! Mes frères avaient pensé que je ne m'en tirerais pas. Je leur ai prouvé le contraire !

Par les matins de grosse rosée et les jours de pluie, bien qu'on soit bien chaussé, bien habillé, ce n'est pas toujours drôle. Mais ces jours-là, on fait du feu, en invitant les petits voisins : on cuit pommes et pommes de terre dans les braises. Que c'était bon ! Par les belles journées d'automne, les garçons font claquer leur fouet et poussent des huchées, au bruit des sonnaillles.

Moi, je tricotais leurs chaussettes, le nez dans un livre. J'ai lu ainsi tous les Mayne-Red, les Fenimore Cooper, les Châteaux suisses et autres, tout ce que le pasteur

voulait bien me donner de la Bibliothèque du village.

Et les vaches, me direz-vous ? Oh ! elles se gardaient toutes seules ; elles connaissaient si bien nos champs et leurs limites ! Il leur arrivait bien de temps en temps d'attraper un chou, en passant près d'un plantage, ou de brouter, « la largeur de la langue », le trèfle ou l'esparcette du voisin. Alors on allait les « tourner » et tout rentrait dans l'ordre.

Braves bêtes, si douces, si tranquilles, elles donnaient peu à surveiller. Et maintenant, on va les enfermer, tels les prisonniers de guerre, dans des clôtures de fil de fer barbelé sous tension électrique. Un « coup de vache ! » C'est bien cela, M. Landry, soit pour ces pauvres bêtes qui s'ennuient, soit pour leurs petits bergers et bergères !

Vve Ansermet-Buffat,  
ancienne institutrice.

P.-S. — Les gros paysans de mon village, et il y en avait beaucoup, engageaient volontiers dans les familles pauvres et nombreuses, un ou deux garçons — les plus âgés — pour faire la garde de leurs beaux troupeaux. Ils étaient bien nourris, n'avaient pas trop de peine et recevaient, au bout de leur engagement, 20 francs. C'était toujours ça de gagné !

D'autre part, ne croyez pas qu'en entrant à l'École normale j'ai renié mon métier de « bergère » ! Non ! Mes lectures avaient changé, tout simplement. Après les romans d'aventures américains et les Jules Verne, aux vacances d'automne, en gardant nos vaches, je lisais l'*Emile*, de J.-J. Rousseau.

Etre avec Jean-Jacques dans un grand pré entouré de haies, loin du village, c'était le rêve !

Alors, une fois de plus : Au diable les barbelés électrifiés et revivent bergers et bergères. C'est le souhait d'une ancienne bergère à cheveux blancs.